

Le petit pantalon rouge

(Petite histoire personnelle, vécue et racontée par Pierre Boniface)

C'était, tout à fait, une belle journée de juillet, l'air était doux et bougeait à peine, le soleil chauffait doucement la peau, la journée était vraiment faite pour l'aventure d'un petit de cinq ans !

J'étais dehors, dans la rue, devant la maison Péra, quand est arrivé d'en haut, d'un pas rapide, Séverin Grosset, qui allait apporter le repas à son frère Germain, berger au Vallon.

« Bonjour... bonjour... comment tu vas ? » « Bien... bien... » « Où tu vas si vite ? » « J'apporte le repas à mon frère Germain qui est berger au Vallon. » Séverin était un peu plus âgé que moi, il avait à l'époque, je crois, neuf ans ! Le Vallon, je ne le connaissais pas, mais dans ma tête de cinq ans, il était devenu, par cette belle journée de juillet, *Delvallon* !

« J'ai envie d'aller avec toi ! » « Bien sûr, bien sûr, viens seulement... » « Tu reviens quand ? » « Tout de suite, je ne fais qu'apporter le repas à mon frère et je reviens »... et tous les deux, d'un même pas, nous avons pris le pont de Bessans pour passer de l'autre côté !

« Séverin... Pourquoi on passe de ce côté du pont ? On n'a pas besoin de traverser l'eau pour aller *Delvallon* ! » Moi je pensais passer par le *Soudang*.

« Ouais... mais je connais que ce chemin là... » . Alors, j'ai pensé, que plus loin, il y avait certainement une passerelle qui permettait de retourner à *Delvallon*. L'aventure commençait ici !

Au ruisseau de la Saunière, il n'était plus question de Vallon et de *Delvallon*, mais seulement du plaisir de marcher tous les deux, seuls, au soleil, en pleine liberté...

Nous sommes passés par le *Plan Fenett*, en marchant dans la poussière fine du chemin déposée par l'eau, quand elle est haute, et dans ce silence particulier, où les bruits du village de Bessans ne nous parviennent plus, et puis nous avons pris la montée. La montée était raide, elle nous faisait voir très vite un Bessans d'en haut, comme on ne le voyait jamais d'habitude, et l'un comme l'autre nous avons tout de suite, cherché à trouver notre maison, et sommes repartis pour la montée, seulement quand nous l'avons trouvée.

Dans la montée, toujours l'aventure, il y avait même un ruisseau où il était possible de passer contre le rocher derrière le jet principal...

Arrivés au Vallon, nous avons partagé le repas avec Germain, mais surtout, nous avons trouvé, avec Séverin une belle roche qui avait juste le sommet comme il fallait, pour sauter en bas dans la mousse mouillée d'une petite fontaine, et nous avons commencé de sauter des dizaines et des dizaines de fois, en -bas dans la mousse gorgée d'eau... et ptchiak... et ptchiak...et ptchiak encore... Maintenant tous les deux ensemble... et de nouveau... ptchiak ! Un plaisir d'enfer !

Pendant ce temps, l'heure passait... et nous avons compris que nous devons retourner à Bessans, et sommes repartis en hâte...

Tout à coup, comme si je voyais un fantôme, au milieu de la descente, est sorti d'un mamelon juste devant nous, mon oncle Eugène Péra, frère de ma mère, rouge d'avoir marché vite, les yeux noirs comme jamais, qui pouvait à peine reprendre son souffle, et même qui a essayé de me donner une claque, et qui disait dans une grande colère : « Mais que fais-tu ici, petit ? Tu es puis parti sans le dire... File tout de suite à la maison, que ta mère t'attend ! Oh ! monstre noir ! »

L'aventure était, comme on peut le dire, bien finie, plus de Vallon, ni de *Delvallon*, seulement la dure réalité d'affronter ma Mère, qui était devant la maison au milieu de la rue, avec une dizaine de personnes et d'amis, qui me faisaient peur, à voir leur tête.

Depuis j'ai appris, que depuis midi, pendant trois heures, la moitié de Bessans me cherchait, ma mère croyant que j'étais tombé dans l'eau de l'Arc, ou que quelqu'un, passant en voiture, m'avait pris, mais c'est Michelette, toujours chasseur, qui avait pris ses jumelles, et qui, demandant à ma mère comment j'étais habillé, m'avait finalement trouvé, grâce à mon... petit pantalon rouge !

Mais l'histoire n'était pas finie ici, j'ai attrapé une fameuse fessée aux orties, qui vous donne du souci aux jambes pour plus de deux heures. En plus, pendant tout l'été et même l'année d'après, il y avait toujours une Bessanaise, pour me dire, avec un petit sourire plein de malice : « Alors, Pierrot, tu ne retournes plus au Vallon ? »

Bien sûr, que je ne pouvais rien dire, et que je ne disais rien, mais je reconnais avoir eu volontiers quelque fois l'envie de dire ce que je pensais de la chose... Mais comment expliquer à tous ces gens que c'était une si belle journée d'aventure !